

**Olivier FAUCHEREAU**

**LES JARDINS DU SILENCE**

**REFLEXIONS SUR LE THEME DU PARADIS  
PERDU**

**Suivi de**

**COSMOLOGIE, réflexions diverses en lien  
avec la Genèse**

**Suivi de**

**CINQ PROPOS SUR L'ART**

**Suivi de**

**VERS UNE RENAISSANCE HEUREUSE**

Tu as passé ta vie

A faire de beaux discours

Tu devrais pour un temps

Marcher seul dans les jardins du silence

Rûmî

Que l'Homme ait été damné pour avoir goûté aux fruits de la connaissance, voilà qui ne laisse pas de surprendre et d'inquiéter. A priori la connaissance ne peut être que positive et facteur de progrès. Mais en même temps comment nier que l'homme a fait constamment un mauvais usage de son savoir, de ses progrès techniques, les employant pour détruire le règne animal et se détruire lui-même ? La malédiction divine, si malédiction il y a, trouve un fort écho dans les inquiétudes de l'homme contemporain, menacé de péril écologique, après avoir vu le monde être dévasté au vingtième siècle par une effroyable succession de guerres et de génocides.

Cet écho, l'homme le perçoit dès qu'il médite sur les convulsions de son époque. Cela n'est pas nouveau. Les premiers paysans du croissant fertile, les docteurs juifs déportés à Babylone, les derniers païens d'Egypte, les citoyens romains de la décadence, les paysans gaulois harcelés par les Barbares, les Byzantins assiégés par les musulmans, tous ont connu des bouleversements comparables aux dernières guerres européennes. Ils ont sans doute reconnu dans le grand mythe du Paradis perdu leur propre monde anéanti.

Mais là n'est pas le charme de la Genèse. Il tient plutôt à la profonde puissance poétique des premiers versets de la Bible, commune aux mythes et aux légendes, qui flatte notre imagination. Certes l'homme est malheureux sur la terre, affligé par les guerres et les famines. Mais la Genèse, qui parle de l'origine du monde, évoque aussi l'origine de la psyché humaine et ce qui la caractérise. Ce faisant elle impute les malheurs de l'homme, bien au-delà des simples guerres et des famines, les malheurs propres à la condition humaine en tant que telle, à des causes qui, de prime abord, semblent bien étranges et qui alimentent les commentaires, notamment rabbiniques, depuis plus de deux mille ans.

Sans rien connaître à la Gnose ni à la Kabbale, sans avoir étudié, comme Saint Augustin, les premiers versets de la Bible pendant quarante ans, j'ai consigné les réflexions que m'inspirent les premières lignes de la Genèse.

Est-il vrai que les malheurs de l'homme soient associés dans la Bible à la conquête de la connaissance ? Et si c'est exact quel est cet

interdit ultime que l'homme aurait bravé ? Pourquoi cette tristesse, et pourquoi ce paradis perdu ? Pourquoi cette relégation loin d'un bonheur possible ? Pourquoi sent-on bien que gît une vérité profonde, même si elle nous révolte, dans ce tableau pessimiste de la condition humaine ?

### La connaissance « du bien et du mal »

Yahvé interdit à l'homme de manger de l'arbre de « la connaissance du bien et du mal ». Il ajoute que le jour où Adam en mangera (ce qui sous-entend tout de même un peu que la chose est inévitable, les dés sont déjà jetés), « il mourra certainement ».

La formulation de ces deux versets, peut-être trimillénaires dans leur version orale, et nous venant de civilisations totalement étrangères à la nôtre, varie d'une traduction à une autre, ce qui n'est pas sans poser problème. N'ayant pas les connaissances pour en juger je me contente du texte que j'ai sous les yeux et de ce qu'il m'inspire.

La première parole que Dieu adresse à sa créature nouvellement créée est contradictoire. C'est un interdit impératif, et dans le même temps le constat qu'il est inévitable que cet interdit soit prochainement bravé. Bel exemple d'oxymore. Certes le « car, le jour où tu en mangeras » pourrait n'être que la simple mention d'une hypothèse, une mise en garde contre quelque chose qui pourrait se produire mais qui n'a aucune raison, à priori, d'advenir. Une éventualité malheureuse. Tout de même il est troublant que Yahvé lui-même, et ce dans sa *première* parole, inscrive la préscience de ce qui va se produire. L'homme, encore à son stade animal au moment où Yahvé parle, est

donc ontologiquement, génétiquement pourrait-on dire aujourd'hui, voué à être cognitif, à acquérir la connaissance. Et ça Yahvé le sait. Sur ce point il se montre fataliste.

L'homme sera donc, ontologiquement, génétiquement, voué à mourir aussi. La concision des propos divins sur cette question est frappante, je vais y revenir.

J'observe qu'Adam a déjà une connaissance à l'époque où Yahvé lui parle. Il s'agit d'une connaissance merveilleuse puisqu'elle lui permet d'entendre Dieu.

Par ailleurs Dieu a créé l'homme à son image, « comme notre ressemblance » est-il précisé, expression un peu ambiguë et diversement traduite. L'homme est-il comme un dieu, donc en apparence seulement mais sans l'être vraiment, est-ce une répétition imagée tirée de la méthode rabbinique de répétition systématique des images, une métaphore permettant, par effet miroir, de mettre un visage sur le concept de Dieu ?

Quoi qu'il en soit il est répété par deux fois que Yahvé crée l'homme à son image.

Notons qu'à ce moment précis qui peut dire, à part Dieu, que l'homme est à son image puisque ce dernier n'a pas encore mangé le fruit défendu et ne s'est donc pas encore vu nu, de façon objective et différenciée ? Qui parle à ce moment là ? Qui nous parle ?

Au moment qui précède la chute (mieux vaudrait dire la relégation), l'homme est à l'image de Dieu. On peut se demander s'il le demeure *après* la chute, et si comme il me semble, toutes les créatures

ne sont pas aussi l'image de Dieu. Il est à l'image de Dieu très intimement car au-delà de l'apparence physique Dieu parle en lui. Il participe donc pleinement de la création édénique. Notons qu'à ce moment l'homme ne converse pas avec son dieu. Dieu lui parle d'esprit à esprit en quelque sorte, l'homme est partie d'un tout, une animalité baignée par l'esprit divin. Ce n'est qu'après la chute que l'homme, subitement dessillé, va s'adresser à Dieu « oralement ».

#### De quel arbre la Genèse parle-t-elle ?

Dans la description du Paradis il semble être question de deux arbres distincts. « Et l'arbre de vie au milieu du jardin », « Et l'arbre de la connaissance du bien et du mal ». Un peu plus loin Yahvé prohibe qu'il soit mangé de l'arbre de la connaissance du bien et du mal seulement, sans plus faire allusion à l'arbre de vie.

Mais quand Eve rapporte au Démon les propos de Yahvé il semble qu'elle les *interprète* puisque, selon elle, Dieu a interdit que l'on mange « du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin » (c'est-à-dire l'arbre de vie).

Yahvé a fait cette interdiction à l'homme semble-t-il, et non à la femme, avant même qu'elle ne soit conçue, du moins si l'on s'attache à la chronologie des versets.

A-t-elle déformé les propos que lui aurait rapportés Adam ?

Si c'était le cas le serpent n'aurait pas menti en lui affirmant que si elle mangeait de l'arbre de vie elle ne mourrait pas, puisque que ce n'est pas de cet arbre que Dieu a prohibé qu'on mangeât.

Pourtant il semble bien qu'il s'agisse d'un seul et même arbre puisqu'elle mange de « cet arbre », c'est-à-dire celui qu'elle dit être au milieu du jardin, et que son fruit, effectivement lui apporte l'entendement, comme il est attendu de l'arbre de la connaissance.

Et si cet arbre n'était pas l'arbre de vie, mais bien plutôt l'arbre de mort, le Malin ne mentait pas non plus, car ce n'est pas du fait d'en avoir mangé qu'Eve est devenue mortelle, elle l'était avant.

J'imagine que cette question des « deux arbres » a du être discutée abondamment depuis l'époque des Pères du désert, elle semble tout de même assez secondaire, même du point de vue de la charge symbolique, par rapport à l'habileté dialectique manifestée par le serpent dans sa conversation avec Eve et à la finesse du portrait psychologique que l'on obtient de cette dernière en peu de phrases (candide, rapportant des propos qu'on ne lui a pas tenus, les déformant grossièrement).

#### De quelle connaissance s'agit-il ?

C'est le fond du problème, bien évidemment. La connaissance du bien et du mal, qui est, au fond, la connaissance de la mort. L'analogie s'impose avec la pesée des âmes, Adam préfigurant alors le Christ. Adam aurait usurpé la faculté vraiment divine de distinguer le bien du mal, la connaissance parfaite en quelque sorte. Mais si l'arbre de vie est bien le même arbre que l'arbre de la connaissance, c'est donc de la connaissance « de la vie » qu'il s'agit. De quelle vie ? De la vie après la mort ? L'expression « du bien et du mal » serait donc redondante avec le mot « entendement » employé quand Eve mange le fruit, et voudrait dire « faculté de discernement ».

Pourtant, avant, Adam et Eve avaient bien une connaissance, et qui semblait même être d'ordre supérieur puisqu'ils participaient directement de la création divine. Dieu leur parlait directement dans un langage qu'ils entendaient. Pourtant Dieu les tenait dans l'ignorance d'un secret plus profond. Qu'ont vu Adam et Eve quand ils ont mangé du fruit défendu ? Qu'il avait la mort ? Qu'il n'y avait pas de vie après la mort ?

Sans doute faut-il comprendre qu'avant la chute l'homme vivait en état d'innocence, comme les animaux, heureux, dans la félicité divine, mais *sans discernement*. Sans discernement de quoi ?

Observons qu'avant de mordre le fruit, Eve semble tout de même disposer de quelque discernement puisqu'elle voit que l'arbre est séduisant, « désirable pour acquérir l'entendement ». D'où lui vient ce discernement ? Du Malin ?

Observons aussi qu'immédiatement après la chute, la première chose qu'Adam et Eve discernent, c'est leur nudité qui leur fait honte. Or la connaissance permet, si elle provient du même arbre, de connaître le secret de la vie. Faut-il entendre par là l'« origine de la vie », c'est-à-dire la sexualité ?

On peut le comprendre dans la mesure où, avant la chute, Adam et Eve ont une connaissance asexuée du monde, innocente. Ils n'ont pas honte d'être nus comme l'enfant qui ignore tout de la sexualité.

Le Malin n'a alors pas tout à fait tort d'affirmer que le fait d'acquérir la connaissance de ce sujet n'entraîne pas *ipso facto*, la mort. D'ailleurs Adam et Eve ne meurent pas sur le coup. Mais ils deviennent

mortels, ou plutôt, prennent conscience qu'ils le sont. Là encore le serpent se révèle fin psychologue en abusant Eve qui croit naïvement qu'elle risque « la peine de mort ». Il ne lui ment pas, il s'abstient simplement de la détromper.

La chute du Paradis, qui est souvent décrite comme une chute véritable, notamment dans *Paradise Lost* de Milton, est plutôt une relégation hors d'un monde vu comme un paradis.

L'analogie est pertinente avec le passage de l'enfance à l'adolescence. Comme l'adolescent Adam et Eve sont tentés par les plaisirs immédiats, ne leur opposent aucun frein, et souffrent en même temps d'avoir quitté le monde protégé de l'enfance. Le monde est subitement vu sous ses couleurs les plus sombres.

Ce paradis, c'est bien la Création toute entière nous montre la Bible, peuplée d'animaux qui ne sont en rien affectés par le péché d'Adam et Eve. Ils ne sont pas devenus subitement mortels, pas plus qu'Adam et Eve d'ailleurs. Les animaux, restés innocents, demeurent dans l'ignorance de leur condition de mortels. Ils continuent de vivre en état paradisiaque.

La Genèse entretient une ambiguïté sur ce qu'était le Paradis avant la chute, présenté comme un jardin merveilleux situé dans un endroit géographiquement précis, en Eden, ce qui laisse supposer à *contrario* que le reste de la création n'était pas le Paradis.

Mais ensuite Yahvé poursuit son œuvre créatrice et crée toutes sortes d'animaux que l'homme nomme tour à tour. On comprend que

l'ensemble de la création est alors peuplé, et non le seul périmètre restreint où l'homme a été assigné de vivre.\*

Le fait de « quitter » ce lieu est donc bien purement métaphorique. Ils le quittent comme on quitte l'enfance. L'Eden a cessé d'être un paradis pour Adam et Eve dès lors qu'ils ont acquis le discernement, ce qui était déjà en germe dans les observations que faisait Eve sur la séduction de l'arbre et la beauté de ses fruits, juste avant la chute.

Pourquoi Yahvé n'a-t-il pas tiré Eve d'une autre motte de glaise ? Pourquoi ce sommeil profond qui fait d'Eve le « rêve » d'Adam ? Surtout pourquoi Dieu a-t-il permis que l'homme puisse accéder à une connaissance secrète si cette connaissance devait rester secrète ? Pourquoi faut-il que cette connaissance soit source de souffrance ?

On peut observer tout d'abord que les malheurs de l'homme ne résultent ni directement ni explicitement de la connaissance au sens de faculté cognitive du terme. Ils sont présentés comme une punition que leur inflige Yahvé pour lui avoir désobéi, mais une lecture attentive permet de voir que ce n'est même pas le cas. On devrait plutôt dire que les malheurs de l'humanité sont la conséquence du malheur originel qui est d'avoir pris conscience du fait que la vie a une origine et une fin.

On voit bien que dans le verset 3-7 et les suivants il est question de la nature sexuée de l'homme, de la différenciation des sexes et de ses conséquences, l'enfantement, les générations, la descendance.

L'homme se différencie aussi de son créateur qui, lui, n'est ni sexué ni mortel.

Comme l'enfant dans le ventre de sa mère, comme le nourrisson, l'homme ne se distinguait pas de son dieu et vivait avec lui en complète osmose, parlant la même langue.

Ayant subitement accédé au discernement l'homme est frappé du plus grand des malheurs qui est d'être tenu éloigné de Dieu. Cela seul est le véritable enfer. La métaphore est extrêmement puissante et a d'ailleurs inspiré de nombreuses allégories en peinture ou en musique. Tous les malheurs de la condition humaine, maladie, peines, faim et crainte de la mort résultent de ce malheur initial, et cela est définitif. Qui plus est la porte est désormais gardée par des chérubins et leurs glaives de feu, car effectivement une fois que l'on sait quelque chose il est impossible de jamais l'ignorer. Toute connaissance a un caractère irrémédiable.

On objectera que les animaux aussi souffrent, qui éprouvent des sentiments et des peines. Comme nous ils endurent des tortures physiques. Certes mais ils ne souffrent pas du malheur plus grand qui est, pour le croyant, d'être séparé de son dieu.

On objectera aussi que le fait de prendre conscience des réalités de la Création, de découvrir que Dieu a créé toute chose périssable et que l'homme n'échappe en rien au sort commun, devrait *à priori* être source de joie. L'homme n'accède en effet à sa grandeur d'homme que par cette prise de conscience objective. C'est ignorer qu'avant il était heureux mais comme sont heureux les nourrissons et les débiles. Son

bonheur n'était en rien le véritable bonheur et sa félicité n'était que le travestissement de son ignorance.

Pourtant il demeure que tout bonheur est effectivement teinté d'amertume. Il n'est pas de joie impollue chez les hommes qui semblent toujours porter la nostalgie d'une félicité qui durerait toujours. Hormis les mystiques qui peuvent accéder à une joie extatique, justement parce qu'ils retrouvent le moyen de dialoguer avec Dieu, le commun des mortels vit dans une affliction que la joie d'accéder à la connaissance ne peut atténuer durablement.

J'observe que c'est l'homme lui-même qui, par un acte de volition, se saisit de cette connaissance et donc accède à son véritable rang d'homme conscient de lui-même. Il tout à fait remarquable que ce ne soit pas Yahvé qui lui accorde cette faveur, et ceci n'est peut-être pas tout à fait étranger au courroux divin. Accédant de lui-même à la grâce de l'intelligence objective, qui est irrévocable, il perd *ipso facto* la grâce de l'ignorance divine où il végétait jusqu'alors. Dieu sait qu'une fois que l'homme sait il ne peut redevenir ignorant. Ceci explique que la perte de la grâce divine ne soit pas présentée, à bien y regarder, comme une punition, mais comme une conséquence, ce qu'elle est effectivement.

Les punitions viennent après et sont infligées à un homme et une femme qui ne sont plus du tout les mêmes que ceux qu'ils étaient un instant auparavant. L'homme répond, se montre pleutre en rejetant la faute sur sa femme, il est *déjà* sorti du paradis. « Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent ». C'est immédiat. Et quand Yahvé passe dans les parages l'instant d'après il est contraint d'engager un dialogue avec deux êtres déjà indépendants de lui, incarnés, avec leurs qualités et leurs défauts criants.

Alors, encore une fois, pourquoi cette dérélition dans l'âme humaine, cette âme qui devrait se réjouir de ne plus être ignorante ?

Il est remarquable que la Bible souligne cet aspect contradictoire de la psychologie humaine, et ce dès les premiers versets, dans la Genèse.

Aussitôt créé, l'homme s'efforce d'acquérir le discernement, discernement qui lui a été soufflé par Yahvé en posant l'interdiction de toucher à l'arbre de vie, et qui semble fatal (« Le jour où tu en mangeras »). C'est un raccourci saisissant qui ne résulte pas seulement de l'ordre des versets, mais qui tient au fait que l'étendue de temps où l'homme a vécu dans l'ignorance importe peu. Dans l'infini chaque seconde compte autant que l'éternité. Par ailleurs l'homme ignorant sa condition de mortel ignorait aussi les dimensions que sont la durée et le temps. Mais en une seconde tout est chamboulé, et un peu comme le supposent aujourd'hui les physiciens quand ils imaginent le Big Bang, c'est le temps, dans la dimension de sa durée, qui apparaît lorsqu'apparaît la conscience.

Encore une fois la liste des punitions que Yahvé inflige à l'homme et à la femme ne sont que des épiphénomènes. L'homme subissait déjà tous ces malheurs dans la Création, mais il n'en souffrait pas psychologiquement, pourrait-on dire. Comme les autres créatures de l'Eden il naissait, vivait et mourait ignorant de sa condition, dans le bonheur d'une conversation intime avec son créateur.

Yahvé punit effectivement le serpent, ce qui sera lourd de conséquences. Mais il ne punit au sens propre du terme ni l'homme ni la femme. Il est impuissant à le faire. Adam et Eve ont définitivement acquis la connaissance. Yahvé ne peut donc plus rien contre eux. Les malheurs qu'il énumère ne sont pas des punitions mais des faits dont ils vont désormais souffrir, non parce que Dieu les leur inflige mais parce que désormais ils les connaissent.

La seule chose que Yahvé pourrait faire c'est de les maudire, comme il maudit le serpent, mais il s'en abstient, détournant la malédiction sur le sol. On voit, ce que je trouve admirable, que Yahvé n'inflige aucune peine supplémentaire à ses créatures. Comme un père il se préoccupe même de les vêtir en prévision des épreuves qu'elles vont devoir endurer. Yahvé est plutôt compatissant. Mais surtout il est impuissant. Ce qui est démontré, et qui est véritablement extraordinaire, c'est *que la connaissance rend les dieux inefficaces*. Tout au plus peuvent-ils apporter un secours. Mais ils ne peuvent ni châtier l'homme ni le rendre à son heureuse insouciance.

Cette impuissance de Yahvé, qui pourtant vient de créer le monde, face au discernement de sa modeste créature, hisse l'homme presque au niveau de son créateur.

Le discernement suffit à lui seul à priver Dieu de tout pouvoir. C'est un des enseignements les plus surprenants de la Genèse. Le Yahvé créateur n'est donc pas spiritualisé et libérateur comme le sera le Christ dans le Nouveau Testament. Il est encore dans le domaine des puissances primordiales et donc, en définitive, dans le monde de l'ignorance. Il y a bien deux *fiat lux* à quelques versets de distance, un d'origine divine « Que la lumière soit », et un d'origine humaine « Alors

leurs yeux à tous deux s'ouvrirent », ce qui hisse bien, dès les premiers versets de la Genèse, l'homme au niveau de son créateur, car sur le plan de l'intelligence il s'est autocréé.

« Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous, pour connaître le bien et le mal ! » s'exclame aussitôt Yahvé, non sans consternation...

Avec leurs yeux, finalement, Adam et Eve ne voyaient rien de cette lumière qui pourtant fut. Qu'éclairait-elle alors ? Et quand enfin ils voient, Adam et Eve, est-ce la même lumière qu'ils perçoivent ? Vaste question qui ramène au sujet de la tristesse et de l'interdiction faite à l'homme de revenir en arrière « vers le chemin de l'arbre de vie ».

Les premiers versets de la Genèse jettent des lumières sur les structures les plus mystérieuses et les plus profondes de la psyché humaine. On peut donc les lire sur de nombreux plans, notamment psychologiques. Le rôle agissant des refoulements, des interdits, des pulsions sur le comportement humain a été identifié par tous les peuples, et mis en scène bien avant que Yung ne les classifie en « archétypes ». Or peu de mythes sont aussi archétypiques que celui de la Genèse.

J'ai supposé précédemment qu'avant la chute l'homme vivait en état d'innocence, comme les animaux, heureux, dans la félicité divine mais sans discernement.

Seul Dieu disposait du discernement. La lumière « physique », certes, baignait la création et pouvait être perçue des animaux et des

hommes, mais nul de la voyait des yeux de l'intelligence, et encore moins du cœur ou de la foi. Dans l'exclamation finale de Yahvé « Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous, pour connaître le bien et le mal ! », on perçoit un peu de colère et de dépit. De la compassion aussi car Dieu sait que désormais le sort de sa créature sera de souffrir, et qu'elle paiera très cher cette précieuse faculté nouvellement acquise.

Pourtant, si l'homme est indubitablement l'être le plus parfait, le plus beau, le plus harmonieux et le plus intelligent de la création, et en tant que tel l'image même de ce qui est vraiment divin, ce que les Grecs ont célébré par la statuaire, son intelligence n'est nullement omnisciente comme devrait l'être celle d'un dieu. Nous sommes des dieux orphelins de nos facultés divines.

C'est peut-être de cette privation, de cette amputation, que notre psyché garde la cicatrice et dont elle souffre. C'est peut-être ce drame qui est en scène dans la Genèse. A l'âge innocent du Paradis l'homme participait directement de la connaissance divine. Son innocence ne signifiait nullement imbécilité mais plutôt joie de participer de l'omniscience de Dieu.

Bien qu'absolument athée je ne pense pas que l'homme soit un primate parmi d'autres. Je crois réellement que le cerveau humain, avec ses cent milliards de neurones, ce qui rend possible des trillions d'interactions possibles, est de nature purement divine. L'homme crée des mondes par sa seule pensée, revisite la Création chaque nuit dans ses rêves, il s'y promène comme Yahvé dans son jardin. Aucune difficulté technique ou métaphysique n'est hors de sa portée conceptuelle. Il peut diriger et maîtriser sa propre énergie, se transporter par la pensée, habiter chaque cellule de son corps par sa seule concentration. Pourtant

il n'emploie qu'une infime portion de sa matière grise. Que ne ferait-il pas s'il avait accès à l'ensemble de ses facultés potentielles qui sont agissante en lui mais hors de son contrôle ?

Le fait même que l'*idée* de Dieu soit intimement intégrée à la structure de la pensée humaine, et ce sous toutes les latitudes et chez tous les peuples, que l'on croie ou non à l'*existence* de Dieu, est à lui seul un indice suffisant de l'omniscience potentielle du cerveau humain, ce que j'appelle sa nature divine. C'est aussi une des explications possibles que l'on peut trouver à cette tristesse, à cette nostalgie d'un état *quo ante* paradisiaque, à ce sentiment de relégation dont la Genèse nous conte l'histoire.

Parce que l'on sent confusément qu'on pourrait connaître cet état d'omniscience, qu'on dispose des facultés et des organes pour cela, mais qu'il nous manque la clef pour y accéder, la pensée humaine est empreinte de tristesse. Seuls les grands éveillés, certains saints, sans doute, y échappent. Pour donner corps à cette tristesse, lui trouver une explication, la Genèse nous dit que ce Paradis n'est pas un paradis possible, c'est un paradis perdu.

Ce faisant elle nous barre définitivement le chemin du retour. C'est un des sens que l'on peut donner à la parole Yahvé qui poursuit en disant : « Qu'il n'étende pas maintenant la main, ne cueille aussi de l'arbre de vie ».

Pourquoi cueillerait-il « encore » de l'arbre de vie puisqu'il y a déjà goûté et que cette connaissance l'a transformé dans sa nature ?

Il me semble que l'arbre de vie prend ici le sens d'omniscience divine, ce précisément dont l'homme porte irrémédiablement la nostalgie. L'arbre de vie c'est la conscience de la mort. Pas la connaissance, la conscience. Il y a bien longtemps, semble nous dire la Bible, l'homme a violé un tabou originel. Il a eu conscience de la mort, une conscience totale, divine, fatale pour son entendement. La sanction, immédiate, terrible, structure la psyché des hommes depuis l'aube des temps. Il nous est impossible de concevoir la mort.

L'homme, en gagnant le discernement a perdu l'omniscience. Mais il a acquis du même coup la conscience du fait qu'il pouvait être omniscient, et même qu'il l'a déjà été. Que c'est dans sa nature de l'être. Il est désormais engagé dans une quête heuristique des limites de soi. Je reviendrai dans la conclusion de cet ouvrage sur le sens de cette quête qui est la grande affaire de la psyché humaine.

N'entend-t-on pas un écho de ce déchirement dans la croissance de l'enfant et de l'adolescent ? J'ai pour ma part l'intuition que le cerveau de l'enfant *in utero* participe à une compréhension globale des forces en œuvre dans l'univers, que le petit enfant naît omniscient, non seulement dans ses rapports avec sa mère mais dans les rapports que son cerveau entretient avec le monde physique pris globalement, et plus particulièrement avec l'ensemble des mammifères.

Les étapes de son sevrage, de sa distanciation d'avec sa mère, de sa sortie du monde de l'enfance, en un mot de son évolution vers

plus de discernement, sont autant de confrontations au monde marquées par la frayeur, la terreur et l'effroi, comme l'a justement observé Winnicott.

C'est aussi cela que décrit la Genèse.

Pour avoir goûté dans sa petite enfance à l'état de divinité (qui selon moi est la véritable dimension humaine), pour en garder l'empreinte dans ses gènes et le souvenir dans sa psyché, l'homme vit en état de quête et de regret. Dans le jeu quand il est enfant, dans les drogues quand il est adulte il trouve un soulagement temporaire et croit ouvrir des portes vers l'omniscience tant désirée. Mais c'est dans l'art, et plus particulièrement la création artistique, qu'il approche au plus près de cette complétude puisqu'il peut connaître à la fois la félicité d'Adam et la satisfaction de Yahvé se promenant dans sa propre Création et constatant « que cela est bon ».

« Qu'il n'étende pas maintenant la main, ne cueille aussi de l'arbre de vie » dit Yahvé en chassant Adam du Paradis. Il y a là une mise en garde plus qu'une interdiction.

Qu'advierait-il en effet si l'homme obtenait la satisfaction de son grand désir ? Si l'homme, rendu omnipotent par le discernement, recouvrait l'omniscience perdue ? On peut frémir d'effroi autant que de joie en y songeant. « C'est sur les prières exaucées qu'on verse le plus de larmes » a dit, je crois, Sainte Thérèse d'Avila. Pour quelques Bouddhas combien de Lucifers verrait-on se répandre sur le monde ?

Il y a aussi un aspect propre au refoulement dans cette interdiction de revenir en arrière, de dévoiler ce qui est définitivement caché, interdit formulé par Yahvé après la chute.

Pour créer Eve « Yahvé Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit ».

Cette catalepsie subite présente une profonde parenté avec la nuit de l'inconscient.

L'inconscient, dont la formation est décrite ici par la Bible, serait la machinerie formidable imaginée par Dieu pour dissimuler la conscience de la mort, condition indispensable à l'homme pour continuer de vivre.

On sait que la grande affaire de tout traitement psychanalytique est de donner corps aux pulsions en cause, et pour cela de mettre un nom sur les traumatismes originels. C'est aussi le rôle des fétiches. Nommer c'est maîtriser les démons et domestiquer la peur. Or, que demande Yahvé à l'homme après avoir peuplé la création ? De donner un nom « à toutes les bêtes sauvages ».

J'observe que ce n'est pas Yahvé qui nomme toute chose. Il charge l'homme de faire ce travail.

Mais quand l'homme doit mettre un nom sur ce qui peuple sa propre psyché, comme par hasard il ne « trouve pas d'aide ».

« Mais pour lui-même il ne trouva pas d'aide qui lui fût assortie. Alors Yahvé Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit. »

Cette phrase, une des plus belles et des plus énigmatiques jamais écrite, sans doute, révèle par sa maladresse même la difficulté qu'ont éprouvée les transpositeurs de la Bible à mettre des mots sur le phénomène psychique qu'ils voulaient décrire.

Rappelons que tous ces versets s'inscrivent très explicitement dans le contexte de la découverte de la sexualité humaine et de la chute qui en a suivi. Nous nous situons au temps de l'innocence, d'avant la différenciation sexuée (correspondant sur le plan biologique aux premières semaines du fœtus). Et là, bizarrement, l'homme qui est parvenu à donner un nom « à tous les bestiaux et aux oiseaux du ciel », pour lui-même ne trouve pas d'aide qui lui fût assortie (c'est-à-dire de compagne). Nommer présente donc une parenté avec créer, mais pour quelque chose qui n'est pas encore créé, la femme, le charme des mots reste impuissant.

Il y a un aspect démiurgique dans le fait de nommer la Création. Nommer c'est créer à nouveau, c'est agir à son tour comme un dieu. C'est aussi libérer. Et quand il va s'agir de se libérer soi-même, donc de mettre un nom sur l'objet de son affection, l'homme ne va savoir que dire.

Il va falloir qu'il soit plongé dans le sommeil, dans l'hypnose, pour que ce travail s'effectue et que naisse « de sa côte » (à son côté), mais surtout de son inconscient, l'objet qu'il va pouvoir nommer « femme ».

Adam semble tout à fait passif dans ce processus. L'homme n'est pas complètement achevé à la fin de la création, il est androgyne, ou plutôt pas encore mâle. C'est donc la femme qui permet à l'homme de devenir homme, elle est bien, à tous points de vue « l'avenir de l'homme » !

Je reviens sur deux aspects du processus d'acquisition du discernement : Il semble, comme on l'a déjà vu, qu'il était nécessairement du plan divin que l'homme acquit un jour la connaissance et le discernement. Mais la Genèse montre bien qu'il n'y avait que lui, l'animal pré-humain, qui pouvait se faire homme et femme en se saisissant de la connaissance.

Ne peut-on pas alors voir une manifestation de la sagesse divine dans le fait que Dieu aurait exprimé le phénomène de la Création dans les écritures saintes, comme d'ailleurs dans tous les mythes fondateurs, laissant le soin aux hommes, à mesure qu'ils progresseraient dans la connaissance, d'en découvrir le processus opérationnel ? La Genèse serait donc le récit anticipatif du processus par lequel l'homme s'affranchira de Dieu en acquérant l'instrument cognitif qui lui permettra d'explorer la création divine. Une vision allégorique en quelque sorte, mais non prophétique puisqu'il n'est pas dit que l'homme parviendra un jour à le faire, à revenir vers l'arbre de vie, à franchir la barrière des épées de feu. Si la Genèse, le récit que nous lisons, est toute entière La Création, nous, lecteurs, sommes alors cet animal pré-humain qui cherche obscurément la Connaissance.

En « lisant » la Création avec les acquis de la physique moderne, l'homme réalise peut-être le vouloir divin. Mais il découvre surtout son infinie complexité. Ce que dit le récit biblique, et qui est très vrai, c'est que l'instrument dont nous disposons est à la fois potentiellement parfait et très imparfait. Nous errons en aveugles dans la Création comme Adam dans l'Eden, et comme le lecteur lui-même dans la Genèse. Notre esprit est cognitif mais impropre à tout connaître. Il s'avère effectivement que plus l'homme progresse dans la science plus il ouvre de portes sur l'inconnu. L'objet de sa recherche lui échappe toujours. Il ne peut comprendre un problème qu'en sériant des questions qui permettent de cerner les différents aspects de ce problème. Ce faisant il multiplie à la fois les questions et les problèmes. Je crois qu'en physique la chose a été définie sous le nom de théorème de Gödel. Il semble qu'en l'état actuel l'esprit humain soit impropre à connaître le réel dans sa globalité. Le réel lui est voilé au moins autant que l'inconscient.

Cette incomplétude de la faculté cognitive de l'homme tranche avec l'état d'omniscience qui était le sien quand il baignait dans le « liquide amniotique » de la pensée du Créateur et avec lui se promenait dans le jardin d'Eden.

Si l'on regarde la Genèse comme la Création elle-même, un microcosme allégorique, nous lecteurs humains sommes comme les Adam et Eve pré-humains du texte. Nous l'appréhendons avec nos facultés limitées mais savons qu'il existe quelque part un arbre, bien défendu par des épées de feu, qui pourrait nous permettre d'accéder à nos véritables facultés.

La promenade de Dieu dans sa création est proche de l'idée de souffle. « Ils entendirent le pas de Yahvé Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour... » Dieu explore sa création, il la brasse et l'anime, il la connaît en tout. Pour lui point d'incohérence entre la physique newtonienne et la physique quantique ! Point d'incompatibilité entre onde et particule, espace et temps, énergie et mouvement, entre état et dimension. Aussi si l'homme conserve, comme cela semble être le cas, et comme en témoignent les mythes et la Genèse, un souvenir latent et refoulé de son ancien état d'omniscience, comme on peut comprendre que sa tristesse soit profonde et grande sa nostalgie !

Il semble bien en effet que le chemin de la Connaissance nous soit barré par des épées de feu. De feu sont les épées qui nous interdisent l'accès à l'inconscient, de feu sont les épées qui handicapent l'homme dans sa compréhension de la matière.

Pourtant Dieu est bien une des dimensions de l'Homme. Rien de surnaturel là-dedans, bien au contraire. En nous, véritablement, tout est divin. Toutes nos facultés tendent à la perception de la nature hiérophanique de la Création, et quand elles en jouissent c'est qu'elles le perçoivent, même incomplètement. La perception du Beau est une des plus élevées de nos facultés, avec la perception mystique. La beauté du corps humain, l'harmonie de ses formes, la perception de la beauté dans toutes les manifestations de la Création et la joie, l'exaltation qui en résultent et que partagent même les animaux, tout trahit Dieu, tout le manifeste.

Mais comme cette dimension de l'homme est aussi une des dimensions les plus mystérieuses de la psyché, comme Dieu est obscur à

nous-mêmes et que les innombrables manifestations de la part obscure de notre esprit sont absolument incompréhensibles, la religion, qui devrait toute entière tendre vers l'exaltation et la compréhension de nos facultés cachées, sous toutes les latitudes, dans toutes les civilisations a pris la forme hideuse de la superstition, son exact contraire. La superstition est à la religion ce que la magie noire est à la blanche.

Seules les religions qui célèbrent la dimension divine de la Création dans son véritable créateur qu'est l'Homme sont dans le vrai, mais y en a-t-il ? L'ancien paganisme a disparu quand a brûlé le Sérapéum et l'animisme n'est le plus souvent qu'une pratique conjuratoire mêlée de crainte.

Alors pourquoi ce mystère, pourquoi la faculté de percevoir directement Dieu est-elle si généreusement répandue chez les animaux supérieurs, doués non seulement d'une forme de raison mais aussi d'une perception jouissive, instinctive du Paradis terrestre qui les entoure, alors qu'elle est soigneusement celée à nous, les hommes, dont la raison permet pourtant de formuler les concepts les plus subtils et de mesurer l'orbe des galaxies ?

Tout se passe comme si l'homme, seul Créateur, devait demeurer dans l'ignorance de ses véritables facultés créatrices, lesquelles ne lui deviennent accessibles que sous des formes atténuées, occasionnelles et presque risibles, ou bien se manifestent à lui sous des formes qu'il ne reconnaît pas et qu'il attribue au surnaturel (certaines résurgences de l'instinct, les intuitions, la télépathie etc ...) La source créatrice demeure dans l'ombre, dans les ténèbres, tapie derrière un voile épais.

Nous avons donc, à un moment donné que la Bible nous présente sous une forme allégorique, non seulement découvert que nous étions Dieu, mais *su* qu'il n'y en avait pas d'autre. Nous avons été punis pour cela par la perte irrémédiable d'une connaissance dont ne demeure en nous que le souvenir nostalgique.

Il faut insister, me semble-t-il, sur cette notion d'homme créateur. Si l'homme n'existait pas le monde tournerait non seulement aussi rond, mais sans doute mieux. Les animaux de la Création se multiplieraient depuis plusieurs centaines de millions d'années dans, pour certains d'entre eux, une exaltation joyeuse et innocente. Les océans bruiraient de l'appel serein des baleines qu'aucun prédateur ne menacerait, les dauphins couvriraient les mers de leurs éclats d'écume, et les oiseaux, partout exulteraient d'ivresse au lever du soleil et s'apaiseraient à son coucher.

La mystérieuse et profuse machine génétique poursuivrait aveuglément son œuvre novatrice, tantôt transformant les espèces, tantôt les adaptant aux bouleversements incessants de la nature.

L'homme ne doit s'entendre comme créateur de tout cela que dans la mesure où lui seul a été capable, son heure venue, de le concevoir pleinement, donc d'appréhender l'ensemble de la Création avec ses facultés cognitives. Désormais le monde ne se contente plus d'exister, il est, comme l'homme est, tant qu'il est, c'est-à-dire tant qu'il se pense.

Ce faisant il a non seulement perdu sa joie originelle (qu'il conserve bébé, notons-le tout de même), mais perdu la compréhension de lui-même. Il peut tout comprendre fors lui-même. Il sait mais il ne

sait pas pourquoi. Il sait qu'il sait mais il ne sait pas comment. Toutes ses facultés devraient le réjouir mais il est affligé d'une tristesse affreuse. N'importe quel moineau est plus heureux que lui. Les facultés du cerveau humain sont prodigieuses et embrassent aisément l'ensemble de l'univers. Pourtant nous végétons dans l'ignorance de notre monde intérieur. Qu'une infime partie de ces facultés nous manifestent leurs effets, nous y voyons l'œuvre de Dieu ou du Diable. Cela revient à placer notre devenir entre les mains du destin et nos espoirs dans celles de l'occulte. L'humanité, impuissante à reconnaître les effets de sa propre psyché, balance entre croyance et superstition depuis l'âge des premiers feux.

Ayant eu accès au Paradis par la révélation de sa nature divine, ayant compris qu'il n'y avait pas d'autre dieu que lui-même, l'Homme comprit aussi qu'il était seul, sans « aide », et que toute la nature qui l'entourait n'existait en tant que Création que parce qu'il la concevait ainsi. J'imagine que l'on peut voir dans cette solitude originelle d'Adam la solitude de l'homme sans l'Eglise. Mais quand Adam accède à la connaissance il n'est déjà plus seul, Eve est à ses côtés. C'est ensemble que leurs yeux s'ouvrent et qu'ils découvrent ce que je crois être, pour ma part, la nature théophanique de la réalité. C'est l'homme hiérophante de l'œuvre divine qui « meurt certainement » le jour où il mange de l'arbre de la connaissance. La lumière ne se fait pas uniquement en l'homme, elle éclaire toute la Création que l'homme regarde d'un œil neuf.

La lumière se fait dans une chambre déjà meublée, en quelque sorte. C'est d'ailleurs le sens que donnent les cosmologistes au Big Bang,

qui est moins une explosion venue d'un point précis qu'un état nouveau de ce qui existait auparavant.

Malheureusement le Grand Electricien conçut notre circuit en alternatif, et non en continu. Nous pensons en biphase. Accédant à la lumière nous fûmes électrocutés, perdîmes connaissance, et nous réveillâmes amnésiques.

Comprenons bien. Nous baignons encore dans l'éclat de la connaissance comme le monde et les galaxies baignent dans l'écho assourdi d'une explosion primordiale, dans les premières ondes émises à l'aube des temps. Cet éclat nous permet de voir le Beau et nous autorise toutes nos joies. Mais ce monde-paradis que nous admirons de nos yeux humains voilés de tristesse, nous sentons bien qu'il n'est que l'humble reflet, l'ombre atténuée de la Création telle qu'elle est vraiment et telle qu'elle pourrait nous apparaître si nous recouvrons la vue.

Soit dit entre parenthèses, la foi ne saurait être autre chose. Le paradis qui nous environne et que nous nous acharnons à détruire, nos yeux l'ont déjà vu d'un regard divin et non d'un regard d'homme. Notre cerveau en garde la puissante empreinte. Il en voit des traces dans toute la Création, qui est de ce fait sa création, et nomme ces traces du nom de joie, beauté, amour, avec la même autorité, l'infaillible précision que met un compteur Geiger à signaler des matières fissiles.

Ce refoulement puissant, originel, qui nous fit oublier notre connaissance divine pour ne conserver que l'entendement humain, nous en rejouons le drame chaque matin, en nous réveillant. Le rêve n'est-il pas la scène où notre cerveau, enfin libéré des entraves du conscient, rejoue, recrée tout le drame du monde dans une pièce que la lumière du

jour, au réveil, dissipe, et dont nous ne percevons que la poussière, soulevée et dansant encore dans les premiers rais du soleil ?

Pourquoi faut-il que cette connaissance soit pour l'homme refoulée dans le monde de la nuit ? Pourquoi faut-il que nous nous changions en statue de sel à chaque fois que nous nous retournons vers l'arbre de vie qui croît dans le secret de notre psyché ? De quelle vie vraiment divine vivrions-nous si nous accédions à la connaissance de tout ?

L'homme appelle Beau ce qu'il reconnaît pour trace du Paradis perdu. La connaissance est alors forcément nostalgique et l'amour du Beau la longue plainte d'un exilé. La joie pour lui est l'autre nom du mot tristesse. L'homme qui crée est comme l'enfant qui joue son drame, le seul drame qui compte et qui est la perte de l'amour maternel.

Quand je dis que nous accédâmes à la connaissance divine, je dis que nous nous vîmes dieux. Nous l'étions et le sommes toujours. Ce n'est pas Dieu qui nous voit parfaitement, mais nous qui avons vu Dieu parfaitement comme nous avons vu toute chose.

Nous nous vîmes Dieux, mais nous nous vîmes aussi mortels. Je pense donc je suis, je suis divin donc je suis mortel. L'arbre de vie révèle *ipso facto* sa face cachée qui est l'arbre de mort.

Faut-il entendre par « nous » l'espèce humaine, à une époque antérieure, préhistorique peut-être, imaginaire ou symbolique, ou bien chacun de « nous », pris individuellement ? Ce ne peut-être que chacun de nous pris individuellement, car c'est bien dès la naissance et à la

prime enfance que l'être humain dispose de ses facultés vraiment divines (Le dieu de la nativité n'est-il pas un nourrisson dans ses langes ?). La perte de cette connaissance parfaite, qui est aussi pur amour, plonge l'enfant dans un désarroi qui teindra tous ses jours jusqu'au dernier. Elle structurera définitivement sa psyché, imposera sur son caractère, ses rêves et ses pensées un même sceau. Oui, nous avons été des dieux il n'y a pas si longtemps ! Le retour à l'esprit d'enfance ou sa prolongation dans l'âge adulte permet aux véritables sages de vivre comme des dieux, ou du moins de vivre d'une vie qui ressemble à celle des dieux d'aussi près que possible. Qui sait si ce n'est pas cette « vie inimitable » que rêvaient de mener Antoine et Cléopâtre ?

Mais l'enfance est aussi, par bien des aspects, l'âge le plus triste de la vie, le temps où les déchirements sont les plus frais, car les plus récents. L'esprit d'enfance ne peut donc qu'être qu'une pâle esquisse de la vie divine, de cet inaccessible état où serait un homme adulte doué des facultés cognitives d'un nourrisson. C'est peut-être cela un Dieu ?

Est-il à craindre que l'homme redevienne un dieu, qu'il voyage comme un dieu dans l'Eden de son propre inconscient, qu'il pense sa pensée et comprenne la matière ? Qu'il s'affranchisse du temps ?

Notre cerveau le peut et le fait parfois. Dotés de ce cerveau nous sommes bien à l'image de Dieu, comme le dit la Bible. Et si l'on ne croit pas au Dieu de la Bible, convenons que c'est plutôt Dieu qui est à l'image de l'homme son créateur.

## **Le paradis perdu des bouddhistes**

Que des concepts indiens aient traversé les âges et les distances pour féconder la pensée grecque, juive puis chrétienne, cela ne fait pas de doute à mes yeux. Après tout c'était un juste retour des choses puisque les védas seraient à l'origine de source iranienne, apportés en Inde à la suite des migrations aryennes. Ces concepts auraient donc été présents dans le croissant fertile de nombreux siècles (mille ans ?) avant que les Grecs n'affrontent l'empire perse.

Le Guru Sri Yuteshkar s'est employé à établir le parallèle entre les anciens textes sanskrits, l'Ancien Testament et les Evangiles. De nombreux versets se répondent presque mot pour mot \*.

L'idée de péché originel

L'indouisme connaît, lui aussi, la notion de péché originel, l'*Alayavijnana*, qui est la chute de l'Homme dans l'Ego. Le scénario mythique qu'il propose sera repris et développé à sa manière par le bouddhisme tibétain. Très tôt dans l'histoire de la pensée on a donc conceptualisé, avec un luxe de détails, les traits fondamentaux de la psyché humaine, et décrit son histoire. Ces scénarios ont en commun avec la Bible :

1°) De décrire la condition humaine comme étant plongée dans la malheur, la souffrance et l'illusion. Le bouddhisme parle du monde réel où nous vivons comme du « sixième monde », qui est l'enfer.

2°) D'attribuer ce malheur à une chute, une relégation hors d'un état antérieur qui était heureux (la Bible), non duel (les Upanishads), une énergie primordiale dansant dans un espace ouvert (le bouddhisme).

3°) De scénariser l'histoire de cette chute en montrant que ce qui est en action dans cette affaire ce sont les forces de la psyché. Ceci est très explicite dans l'indouisme et le bouddhisme, nettement plus dissimulé, voir relégué dans la dimension subliminale du texte dans la Bible, comme je vais le préciser plus loin.

4°) D'offrir un espoir de rédemption dans l'autre monde, en suivant les préceptes du dieu unique (les trois religions monothéistes) ou en plaçant ses espoirs dans une réincarnation meilleure (l'indouisme). Seul le bouddhisme offre un espoir de rédemption dans le monde présent.

Très tôt dans l'histoire, donc, avant même la naissance du Bouddha, et trois mille ans avant celle de Freud, on a conceptualisé la notion d'Ego en le distinguant du Moi, et identifié son rôle dévastateur dans le développement de la psyché.

Mais ce qui est remarquable c'est que ce que la Bible appelle « connaissance » - l'Homme accède par un acte de volonté à une connaissance interdite – les Védantas, elles, l'appellent « ignorance », la Naissance de l'Ignorance, qui pour le bouddhisme est plutôt une méconnaissance de la réalité telle qu'elle est.

L'Ego s'autosaisit de lui-même, en quelque sorte, alors qu'auparavant notre intelligence primordiale – qui est aussi une énergie - dansait dans un espace sans limites. Par cet acte l'Ego provoque la spécialisation d'une psyché auparavant adimensionnelle et atemporelle.

Cette apparition de l'Ego ressemble en tous points au phénomène cosmologique de l'apparition d'univers chargés d'énergie, infinis mais temporels, à partir d'un Cosmos adimensionnel et atemporel, tel que je l'imagine un peu plus loin dans cet ouvrage.

La confrontation des forces dans la psyché humaine, telle qu'elle a été conçue par les philosophies antiques, peut donc aussi être vue comme le spectacle, en modèle réduit, de la formation du cosmos et des mondes.

Dans le domaine de l'astronomie, comme dans celui de la psychologie on ne peut que s'émerveiller devant la pertinence des penseurs antiques. D'où leur venait cette compréhension, tant de l'univers infra-atomique et des énergies qui l'animent, que des mondes inter-galactiques où le temps se compte en milliards d'années ? Comment des penseurs indous et grecs ont-ils pu avoir des lumières sur des réalités découvertes par De Broglie et Einstein au début du XX siècle, ou dévoilées par le satellite Hubble encore plus récemment ?

Mettez en miroir l'image du « diamant-foudre », symbole bouddhiste de l'énergie primordiale, et la photo d'une super-novae expulsant des nuages d'hydrogène symétriquement sur des années-lumière. On ne saurait en donner un dessin plus précis.

#### Des histoires divergentes ?

On a tendance à opposer radicalement la pensée occidentale et la pensée orientale. Il semble bien, en effet, qu'elles divergent à leur source

même, et que cette divergence était inscrite dans leurs mythes fondateurs.

La découverte d'Adam et Eve est décrite par la Bible comme la découverte de la « Connaissance », connaissance interdite, taboue, dont l'interdit bravé par l'Homme est sanctionné par sa relégation hors de l'Eden. L'apparition de l'Ego dans le bouddhisme tibétain est à l'inverse conçu *en soi* comme une chute dans l'ignorance, et dans le monde illusoire qui en découle, celui d'une réalité trompeuse secrétée par l'Ego pour assurer son règne sans partage sur le Moi et le maintenir dans l'illusion.

Difficile d'imaginer conceptions plus divergentes. Il est aisé, à partir de là, d'opposer

l'histoire de ces deux modes de pensée. La pensée grecque postulerait l'existence d'une réalité objective, réalité que la pensée humaine est apte à explorer, indouisme et bouddhisme postuleraient au contraire le caractère illusoire du monde et l'inexistence d'une réalité objective. Bien que nées ensemble, vers le VIème siècle avant Jésus-Christ, l'une aurait évolué vers la pensée rationnelle et scientifique, tandis que l'autre stagnait dans la croyance et la superstition.

C'est sans doute en bonne partie exact sur le plan historique, mais pas aussi tranché qu'il y paraît.

Sur le plan archétypal le mythe védantique de la formation de la formation de l'Ego rejoint en fait, dans ses grandes lignes, le scénario biblique. Il y est aussi question d'apparition de la conscience, de recherche de la connaissance, de nomination de tous les êtres de la création, de grand sommeil, puis de renaissance dans une réalité tragique.

Sur le plan psychologique le mythe bouddhiste de l'éclosion de l'Ego, et le tableau détaillé de toutes les étapes de la formation (on devrait plutôt dire « déformation ») de la personnalité, sont extraordinairement pertinents. Le bouddhisme jette des lumières certainement aussi pénétrantes que les mythes grecs sur les zones de la psyché les plus profondément enfouies dans l'obscurité.

Le rayonnement des moines tibétains atteste à lui seul de l'avancement psychologique de ceux qui empruntent « la voie abrupte ». Il y a peu d'hommes accomplis sur cette terre, devenus adultes dans la totalité des potentialités de l'humain, mais parmi ceux-là on rencontrera de nombreux moines tibétains.

Sur le plan de la compréhension du réel le bouddhisme a le grand mérite de nous ouvrir les yeux sur les errances de la pensée, le fait qu'elle soit, dès sa source, sujette à erreurs, illusions, ethnocentrismes, mirages, peurs et croyances. Ceci est à la base de la démarche scientifique et était déjà à la base de la démarche cognitive des philosophes présocratiques et socratiques. Le bouddhisme tibétain, comme le zen, ne nie nullement le réel, bien au contraire, l'éveil est un éveil au réel, au réel tel qu'il est dans sa dimension la plus concrète, la plus terrestre, la plus terre à terre pourrait-on même dire, débarrassée du voile des illusions... et du déisme.

Il existe pourtant ce que j'appelle « la tentation de l'illusoire », qui consiste à nier

*l'existence* de la réalité sous prétexte que toute formation psychique, toute pensée, toute perception, et par voie de conséquence tout ce que nous prenons pour la réalité objective serait une invention de l'Ego destinée à maintenir le Moi dans une illusion d'omnipotence.

Le Moi est une marionnette de l'Ego, c'est indéniable, mais la réalité, elle, ne l'est pas. Elle n'est pas une formation de l'esprit, même si seuls des esprits, j'en conviens, peuvent la penser et l'explorer. Les animaux aussi ont une perception de la réalité parfaitement adaptée et efficace, sans qu'on puisse suspecter leur Ego d'y interférer en quoi que ce soit.

Cette extrapolation, qui date des écoles les plus anciennes de l'indouisme, et qui est séduisante intellectuellement, tente encore certains, et même des scientifiques. Pourtant ce n'est pas la psyché qui invente les atomes et les galaxies. Nos moyens de perception des atomes et des galaxies sont imparfaits, incomplets et sans cesse perfectibles. Chaque avancée conceptuelle ou technique donne une image nouvelle de la réalité, c'est indéniable, mais ce n'est pas pour autant que les anciennes

conceptions étaient fausses et que les nouvelles sont illusoires.

#### Pertinence du scénario archétypal ?

Pourquoi serait-on doté par la nature de cet instinct, de cette fatalité à être plongé dans la dualité du chaos par un Ego surpuissant ? Pourquoi la nature nous aurait-elle damnés et condamnés à ce point ? Pourquoi cet Ego apparaîtrait-il et nous fait-il sortir d'un état, non pas « édénique » mais « nirvanesque » antérieur, dépourvu d'Ego et de souffrance, pour nous plonger dans un monde

d'illusions, et s'il le fait pourquoi ce monde illusoire est-il si douloureux ?

Si l'Ego était si intelligent et si omnipotent il nous maintiendrait au contraire dans une douce béatitude dont nous n'aurions aucun désir de sortir. Des films comme Soleil Vert, Matrix, Bienvenue à Gattaca, et bien d'autres, explorent ce thème.

La même question se pose au sujet du mythe biblique de l'Eden disparu. La tentation de sortir de ce monde de souffrance, que ce monde soit réel ou illusoire, finalement, est-elle légitime ?

C'est en fait notre nature d'être chaotique et déchiré entre bonheur et souffrance. La vie spirituelle doit-elle nous inviter à comprendre, aimer et accepter notre nature chaotique, ou au contraire nous aider à en sortir, à la dépasser ? Et si oui pour trouver quoi ? Pour aller où ?

De grands méditants comme Chögyam Trungpa attestent que la méditation transcendante, quand elle n'est pas distordue par l'Ego, permet de retrouver l' « espace primordial », cet espace que nous étions avant l'apparition de l'Ego.

L'analyse que fait Trungpa des combats névrotiques de l'âme humaine, des tentations intellectuelles au nombre desquelles il faut compter le désir d'harmonie, le désir contemplatif, le désir d'anéantissement dans l'infini, la submersion dans la beauté, et autres stratégies toujours plus subtiles qu'emploie l'Ego pour étendre son empire, toutes génératrices de déception et de souffrance, ces analyses sont d'une impressionnante acuité.\*

Pourtant la même question se repose.

Pourquoi cette intelligence primordiale, si elle est si puissante et si agissante en nous, dès la naissance, cède-t-elle le pas chez *tous les hommes*, le Bouddha y compris, au développement monstrueux de l'Ego, avec le cortège d'afflictions qu'il génère ? Pourquoi l'Homme est-il programmé ainsi ? Pourquoi faut-il que si peu d'hommes parviennent ensuite à emprunter la voie abrupte avec succès ? Pourquoi faut-il que l'on naisse dans un état pacifique, non dualiste, exempt de tourments, si c'est pour en être aussitôt rejeté ?

Dans l'interprétation que je donne des premiers versets de la Genèse, l'Homme a bien connu un état édénique, mais c'est essentiellement

parce que Dieu le maintenait dans l'ignorance de sa condition réelle, condition qu'il découvre en accédant à la connaissance, laquelle accession coïncide avec la fusion, au plus secret de sa psyché, des pulsions de connaissance et des pulsions de destruction.

Le bouddhisme tient un récit voisin, mais seulement en apparence. Il ne nie pas la réalité de la souffrance, bien au contraire c'est la première des « Nobles vérités du Bouddha », mais il nous dit que la prison du singe que nous sommes est illusoire, qu'elle est une production de l'Ego, et que sa véritable prison est son Ego lui-même. Que ce qu'il prend pour la connaissance est en réalité mensonge et qu'il est possible de sortir de cet état en retrouvant la grâce d'un état *quo ante* non dualiste, à l'unisson de notre énergie primordiale.

Si des chérubins bouddhistes gardent quelque chose avec des épées de feu, ce n'est donc pas la porte d'entrée de l'Eden, à tout jamais fermée nous dit la Bible, mais la porte de sortie de l'Ego.

Il est effectivement extrêmement difficile de sortir de notre état animal, végétatif et souffrant, mais le bouddhisme nous dit que c'est possible, que certes les gardiens de l'Ego sont rusés et féroces, mais qu'il suffit de ne pas prêter attention à leurs épées de feu pour qu'elles s'éteignent d'elles-mêmes comme des pétards mouillés.

Je ne vois finalement guère de contradiction entre les récits mythiques fondamentaux de la Bible et ceux du bouddhisme. Le bouddhisme m'apparaît

plutôt comme un « au-delà » du récit biblique, une étape plus avancée, une description peut-être plus subtile mais surtout plus optimiste de la condition humaine, car il offre une solution pratique pour se libérer de la damnation, non dans une hypothétique vie future, mais dans la vie présente.

La dimension subliminale des mythes fondateurs, c'est ce qui reste de Dieu quand les dieux ont été démasqués. Comme je l'ai dit plus haut le dieu de la Bible sort anéanti de sa confrontation à l'Homme. L'Homme comprend qu'il est seul, que Yahvé est un imposteur, et qu'il n'y a pas d'autre dieu que l'Homme. Il est une psyché qui va devoir se débrouiller seule pour explorer le monde. Pour le bouddhisme désencombré de Dieu, le monde est la psyché, et l'exploration est une exploration en dedans (en Thaï « méditation transcendante » se dit « taang-naï » chemin intérieur, le chemin dedans). Aucun récit ne peut nous dire pourquoi la nature ou les dieux, admirablement parfaits et efficaces quand il s'est agi de créer l'animal humain, ont plongé sa psyché dans le chaos.

C'est pour cette raison, me semble-t-il, que perdure *l'idée de Dieu*, qui est un des composants

de la psyché elle-même, une sphère symbolique qui participe de son fonctionnement et dont aucun homme n'est dépourvu.

La place de l'idée de Dieu, je la trouve précisément là, dans cette zone subliminale des mythes créateurs, elle est renvoyée là. C'est ce qui ne trouvera jamais d'explication. Les mythes ont leurs limites. Ils admettent tacitement leur impuissance. Ils nous disent qu'« avant » nous étions un espace, une vacuité habitée d'une énergie

primordiale. Ou bien ils nous disent qu' « avant » nous étions innocents dans le jardin d'Eden. Ils nous expliquent, chacun à leur manière, le processus fatal par lequel nous en sommes sortis pour errer dans un monde de douleurs. Ils nous promettent enfin qu'il est possible de quitter cet enfer, ici et maintenant, c'est le côté optimiste du bouddhisme tibétain, après la mort pour les religions monothéistes.

Tous ces mythes, finalement, expliquent notre douleur par la nostalgie d'un état *quo ante* dont nous conservons le souvenir. Ce sont des mythes nostalgiques. Tous nous disent comment, aucun ne nous dit véritablement pourquoi.

Si l'homme ne se résigne pas à être malheureux, c'est parce qu'il sait, ou qu'une intelligence primordiale en lui sait, qu'il peut être heureux, et si elle le sait c'est parce que nous l'avons été avant et que notre psyché en a gardé la trace. Voilà ce que nous disent les mythes. Ils nous fournissent une histoire, une hagiographie crédible. Ce faisant ils admettent implicitement ne pouvoir répondre à la question du pourquoi, laquelle est tue, reléguée dans une sphère subliminale qu'on peut appeler « l'idée de Dieu ».

---

*\*L'acte de nommer la création relève du seul impérium humain, bien évidemment. On sait l'importance du langage en psychanalyse comme en magie. Nommer domestique le mystère, identifie, permet de manipuler les forces de l'esprit. On met un nom sur la chose refoulée comme on met un nom sur un visage. Mais bien avant cela, nommer c'est créer, ex nihilo, comme l'on crée des concepts pour penser en mots ce qui ne se pensait pas avant, et donc n'existait pas encore dans le monde des idées. Nommer accouche le réel comme il le fait, pour la pensée, des concepts. L'Homme crée, peut-on dire, une seconde fois la Création, en la portant à maturité. Il amène à la vie la Création, l'extirpe du monde plutonien inconceptué par le seul moyen possible qui est de nommer toutes choses. Cette étape, la nomination puis la numération du Monde est, pour les humains, cardinale. Le comput qui en résulte marque l'accomplissement historique du bond qui va de l'existence organique à la métaphysique. Le bouddhisme, observons-le, voit les choses tout autrement. L'acte de*

*nommer toute chose est vu comme faisant partie intégrante du processus de développement mensonger de l'Ego. Il accompagne et signe, pourrait-on dire, l'apparition de l'intelligence conceptuelle, l'Ego renforçant son emprise sur la psyché par ce moyen.*

**COSMOLOGIE, réflexions diverses en lien avec la Genèse:**

*« Si Dieu se comprenait lui-même il ne serait pas infini »*  
CASANOVA

1°) La conversion  $M = E/C^2$  permet à elle seule de se faire une idée de ce que peut être un Big Bang. Une concentration récurrente, cyclique, d'énergie en un point de singularité où elle se transforme en matière. (Il faut des quantités prodigieuses d'énergie, et des conditions physiques extrêmes, pour parvenir à créer une seule particule).

Si, comme j'en ai l'intuition, ( sans avoir les compétences d'un Alan GUTH en physique) l'espace (ou, plus exactement le Cosmos) est un champ infini chargé d'une énergie infinie (et non un couple espace/temps), rien d'étonnant à ce que sa « division » (en réalité une concentration ponctuelle) par le carré de la vitesse de la lumière, provoque l'apparition de matière en quantité prodigieuse mais finie, puisqu'il s'agit de matière régie par les lois et limites propres au temps.

2°) Ainsi se trouverait vérifiée la conception soufie de la mort, qui n'est qu'un moment « où cesse d'être ce qui n'a jamais existé, et ne subsiste que ce qui n'a jamais cessé d'être ».

3°) Ainsi se trouverait également vérifiée la conception bouddhiste du temps. En effet l'idée que la matière puisse naître d'un champ d'énergie remet en cause le concept d'éternité lié à notre perception habituelle du temps. C'est du cosmos (pris au sens global, non l'espace intergalactique que nous connaissons), et de l'énergie « primordiale » qui le charge, différente de l'énergie « thermique » qui nous anime, que l'énergie physique, puis la matière se forment. Par ailleurs, je le rappelle, c'est selon moi l'énergie qui charge le cosmos qui permet également à ce dernier d'exister (au sens d'avoir une réalité physique). C'est grâce à cette énergie que le cosmos (mais peut-être aussi l'espace intergalactique, nous le verrons) se distingue du néant ou de l'inexistant, par exemple.

Cosmos et énergie sont infinis et consubstantiels, mais non éternels. Ils sont plus exactement *intemporels*, c'est-à-dire non affectés par les lois et limites qui régissent le temps, qui est la dimension de la seule matière. Ils sont par ailleurs plus *indimensionnels* qu'infinis, si l'on attache une idée de distance à la notion d'infini.

La matière, elle, est finie comme le temps avec lequel elle forme un couple indissociable et simultané. Le temps est une dimension propre à la seule matière, avec laquelle il naît et sans lequel elle ne peut exister. Que la matière cesse, le temps cesse aussi. Le temps n'est qu'une nécessité de la matière.

4°) Imaginer des concentrations subites de matière/temps (et non d'espace/temps) dans un champ d'énergie, corroborerait l'idée d'un cosmos « élastique ». Le fait qu'une partie de l'énergie cosmique se concentre parfois, d'une part ne soustrait rien à l'ensemble, mais d'autre part permet aisément de se figurer un cosmos doué de l'élasticité nécessaire à l'apparition de ce phénomène, puisqu'il est infini en dimension, ou plus exactement indimensionnel.

5°) Si le processus cyclique de concentration d'énergie cessait de se produire, la matière cesserait d'être produite et le temps, qui n'est que la durée où la matière existe, cesserait d'être produit avec elle. Mais rien de changerait pour le cosmos qui, lui, subsisterait, toujours intemporel, toujours chargé d'énergie.

6°) J'appelle donc cet espace intemporel et indimensionnel, toujours chargé d'énergie « Cosmos », pour le distinguer de l'espace physique où gravitent les galaxies, où la matière s'est organisée, où le

temps est en œuvre et où les distances peuvent être mesurées, que nous continuerons à appeler « espace ».

On voit alors plus clairement l'erreur qui consiste pour l'esprit à corréler les notions d' « éternité » et de « cosmos ». Le Cosmos et l'énergie qui l'habite ne sont pas éternels mais indimensionnels et infinis en charge, ce qui est différent. L'éternité, qui est une dimension imaginaire du temps inventée par l'homme, en réalité n'existe pas, car seule la matière présente une dimension temporelle, or la matière est un état ponctuel, donc transitoire, de l'énergie. Le temps nécessaire à l'apparition de la matière apparaît avec elle quand elle se forme, et s'évanouit avec elle quand elle se dissipe.

7°) On peut donc dire :

- A) Que l'éternité, dans la mesure où elle se conçoit comme une forme particulièrement longue du temps, lui-même dimension de la matière, n'est pas éternelle mais contingente aux durées de la matière.
- B) Que l'infini, dans la mesure où il se conçoit comme une forme particulièrement étendue de la distance, autre dimension de la matière, n'est pas infini, mais contingent aux tailles de la matière.
- C) Qu'éternité et infini ne peuvent caractériser que l'espace (et non le Cosmos), et sont donc limités comme lui aux phénomènes qu'il accueille.

8°) S'il est évidemment difficile d'imaginer un espace intergalactique pas si infini qu'on le croit, pas si éternel qu'on le ressent, naissant d'un champ d'énergie intemporel et

indimensionnel, il est en revanche faux d'imaginer l'espace se déployant « dans » ce champ d'énergie. « Dans » est un attribut de la dimension, un vecteur de localisation, or le cosmos comme je le conçois est indimensionnel.

Il serait plus exact de dire qu'à partir de l'instant où l'énergie cosmique génère en un point de singularité un espace où apparaît matière et temps, cet espace se désolidarise complètement du champ d'énergie qui l'a fait naître, il existe dans une autre dimension qui est la dimension où nous existons nous-mêmes.

Origine des ces soudaines apparitions de « matière-temps » :

On peut se figurer que le champ d'énergie qu'est le cosmos soit le « lieu », je reprends cette expression par commodité, où, en permanence se forment et s'anéantissent des quantités infinies de matière et d'antimatière. Ceci ressemblerait assez à une version moderne de la respiration de Brahma décrite par les Indous.

Rien n'étant ni fixe ni stable dans la nature, il est concevable que « de temps en temps » (que ce soit une fois tous les mille milliards d'années, ou mille milliards de fois toutes les secondes ne change rien à l'affaire puisque le temps n'existe pas pour ce champ d'énergie cosmique) *une* particule, une seule sur la quantité prodigieuse de matière et d'antimatière qui naît de cette énergie, une particule est créée sans sa contrepartie en aucun point de ce champ.

Ne trouvant pas sa contrepartie cette particule instantanément se trouve soumise à l'action du temps, « devenant physique » en quelque sorte, elle se met à exister, alors que dans le cosmos-champ-d'énergie la « matière » (qu'il vaut mieux qualifier à ce stade d'« infra-matière ») n'a jamais le temps d'exister. Elle naît simultanément avec sa contrepartie d'antimatière, lesquelles s'anéantissent mutuellement avant même d'être soumises à l'action du temps.

Ce phénomène, l'apparition d'une particule orpheline, bien que se produisant à l'échelle infra-atomique, provoque la fusion autour de ce point de quantités prodigieuses d'énergie, vite converties en matière, événement qui peut être décrit comme le Big Bang, ce qui revient à dire qu'autour d'un point de singularité se forme un nouvel univers physique, un univers de matière-temps, soumis aux lois du temps et de la physique, et échappant de ce fait au sein maternel qui l'a vu naître, indimensionnel et intemporel. Cette matière qui constitue poussières et gaz, étoiles et galaxies, mais aussi l'énergie en action dans cet univers, et l'énergie noire, n'ont, pas plus que la particule originale, de contrepartie en antimatière, sans quoi le cycle d'anéantissement reprendrait son cours.

J'observe au passage que l'Énergie qui « anime » le champ d'énergie cosmique est différente de l'énergie-matière, disons l'énergie thermique ou dynamique en action dans l'univers physique. Elle est très probablement différente également en nature de l'énergie noire, si mystérieuse, ou du champs de Higgs, qui s'ils existent ne sont jamais que des forces du monde physique.\*

On doit se demander, à ce point de la spéculation, si le cosmos-champ d'énergie infini est le « lieu », terme impropre mais commode,

nous l'avons vu, le « théâtre », où se produisent et s'anéantissent en permanence des bouffées localisées d'inframatière et d'antimatière, ou s'il n'est pas tout entier inframatière et antimatière qui naissent et s'anéantissent (ce qui le distinguerait d'un champ d'énergie classique).

Si tel est le cas, comme je le crois, puisque la notion même de lieu est absente d'une telle dimension, si tel est le cas on voit bien que ce qui anime en permanence ce grand jeu de la Création et de l'Anéantissement, ce qui se joue à tout instant des infinités de fois puisque cette vaste bataille n'est pas assujettie aux lois du temps, ce qui charge le Cosmos est une Energie bien différente en propriétés de l'énergie physique en œuvre dans l'univers observable, cette force qui fait enfler l'univers et graviter les galaxies.

A l'inverse du Cosmos, pris au sens le plus large, que nous pouvons appeler maintenant « champ où se forment et s'anéantissent inframatière et antimatière », sont bien localisés les univers physiques, surgis localement et doués de la dimension temporelle qui les caractérise. Ces univers sont nés de l'accrétion de quantités prodigieuses d'énergie autour d'une particule orpheline échappée de son Shiva de créateur, particule qui s'est mise à exister de façon autonome et temporelle. Le nôtre, qui contient notre petite Voie-Lactée, compterait aux dernières nouvelles plus de cent billions de galaxies reliées en filament de matière noire sur plus de cent cinquante milliards d'années lumières...

On retrouve, et c'est là où je veux en venir, une des dimensions symboliques de la Genèse.

Cette particule primordiale que je me propose d'appeler « Eva » n'est-elle pas l'Eve tentée d'exister par elle-même, de devenir l'égale de son Créateur, d'accéder à la connaissance, c'est-à-dire, dans ce cas précis, l'existence dans sa dimension physique, et qui, y accédant, devient « mortelle », soumise aux aléas du Temps, la quatrième dimension de la matière ? Le bouddhisme n'enseigne rien d'autre, pour qui tout, à commencer par la matière, est soumis aux lois de l'impermanence.

Reste à savoir pourquoi et comment, et ce n'est pas une mince affaire, des quantités prodigieuses, mais tout de même limitées d'énergie, se rassemblent autour de particules primordiales lorsque, faute d'Adam, leur contrepartie en antimatière, ces dernières se mettent à exister physiquement.

Etrange chose si l'on y songe, qu'Eve rencontre son Adam, dans l'inframonde de l'antimatière, et ils s'annihilent instantanément. Qu'ils se cherchent éternellement, les voilà qui existent !

Ces particules passent, et c'est peut être une des définitions du fait d'exister, de l'état de particule d'inframatière à celui de particule tout court.

Ce phénomène, tout infiniment petit qu'il soit, déclenche dans le champ obscur où s'anéantissent des mondes un cataclysme d'ampleur prodigieuse si on le compare à la petitesse de ce qui l'a provoqué, mais sans dimension décelable si on le compare au champ infini, ou plus exactement indimensionnel, d'où il a surgi.

Ce cataclysme est l'apparition et la concentration instantanée d'énergie physique propre à générer et déplacer des trillions de galaxies, énergie dont la *quantité*, pour aussi grande qu'elle soit, est finie. Pourtant dès qu'apparaît la matière, et concomitamment le temps, apparaît aussi un espace *infini* en taille où elle va s'épancher.

D'un Cosmos indimensionnel et intemporel naissent donc, peut-on penser, des espaces intergalactiques infinis et éternels.

Ces espaces infinis coexistent vraisemblablement en aussi grand nombre que se produisent de big bangs, tous se développant dans une réalité qui leur est propre, sans jamais se croiser, tous échappant à ce Cosmos « champ ou se forment et s'anéantissent inframatière et antimatière », puisque ce dernier, comme le Dieu des religions, est intemporel et indimensionnel.

La quantité d'énergie mobilisée à chaque fois est-elle conditionnée par la taille d'Eva, la particule orpheline ? Pourquoi une telle quantité d'énergie surgit-elle du Cosmos, échappant elle-même à l'anéantissement, pourquoi pas plus, pourquoi pas moins ? Si le caractère infini de l'espace physique où s'épanche une quantité finie de matière semble être une résultante de l'existence même de la matière en un lieu donné, ne fût-ce qu'un atome, que devient cet espace infiniment vide au-delà des plus lointaines galaxies, si, à l'inverse du Cosmos tel que défini plus haut, il ne se définit pas *lui aussi* comme champ d'énergie ? Peut-on imaginer que chaque espace né d'un Big Bang à partir d'une particule d'inframatière orpheline, soit lui-même un champ infini d'énergie, mais d'énergie réelle, physique (la fameuse énergie noire ?), né d'un cosmos chargé d'une énergie toute autre qui

est celle qui anime l'éternelle apparition et l'éternel anéantissement de l'inframatière par l'antimatière ?

Ce champ d'énergie intemporel, sorte d'au-delà, ou plutôt d'en-deçà du monde physique, n'est-il pas tout bonnement ce que les religions nomment Dieu ? Ces religions, avec leurs mots hérités des plus anciens temps de l'Homme, ne décrivent-elles pas purement et simplement ce que la physique des particules découvre aujourd'hui ?

J'observe pour finir que, bien qu'en quantité limitée et même infime si l'on en compare la dissémination au volume global de l'univers, la matière physique, non annihilée par de l'antimatière, existe tout de même en quantité considérable. Elle constitue les étoiles, les poussières, les galaxies, etc...

Si la formation d'une particule échappée du Cosmos primordial déclenche un big-bang, toutes les particules dont nous sommes constitués devraient elles-aussi provoquer des big-bangs. Or, au contraire, la matière une fois formée tend à se stabiliser et à évoluer vers une plus grande complexité. Cette complexité, sur la planète Terre, a mené à la vie.

La particule originelle, point de singularité du big-bang, ne peut être une particule « comme les autres ». Elle est issue, rappelons-le, d'une énergie qui n'est pas celle de notre univers physique (énergie électrodynamique ou énergie noire) mais du Cosmos où s'annihilent inframatière et antimatière. Elle est elle-même de l'inframatière

échappée du cycle création-annihilation qui anime ce Cosmos, pour devenir physique. Fiat Lux.

C'est cette particularité de l'Eva originelle qui, me semble-t-il, explique qu'elle provoque une accréation formidable d'énergie autour d'elle, laquelle aboutit, en définitive, à la formation de la matière telle qu'elle nous constitue.

La physique et la cosmologie ne répondent jamais à des pourquoi ? mais à des comment ? C'est ce qui a pu faire dire à Stephen Hawking que le mystère de la Création était résolu. Il est résolu pour le physicien si un modèle mathématique rend compte des phénomènes étudiés de façon complète et satisfaisante, ce qui semble être le cas aujourd'hui.

Le croyant ou le sceptique ne se satisferont jamais d'explications physiques car ces dernières, bien évidemment, repoussent toujours plus loin, ou à plus tard, la réponse au grand Pourquoi ?

Pourquoi des infraparticules s'échappent-elles d'un Cosmos primordial ? Pourquoi ne sont-elles pas annihilées comme les autres ? Pourquoi l'énergie physique apparaît-elle autour d'elles, pourquoi génèrent-elles des univers ? etc...

La physique dira sans doute un jour comment, elle ne dira jamais pourquoi, et c'est très bien ainsi, car derrière tous ces *pourquoi* se dissimule souvent un Qui ? Et je ne vois pas, pour ma part, en quoi l'Homme progresse quand il cherche dans l'inexplicable des réponses à l'inexpliqué.

---

*\*Il existe une autre théorie qui rend compte de la formation des étoiles et des galaxies de façon beaucoup plus cohérente que le modèle classique, gravitationnel et thermonucléaire. Il s'agit du modèle électromagnétique. Le soleil, comme toutes les étoiles, ne serait pas une boule de matière en fusion thermonucléaire, mais une enveloppe de plasma où se concentrerait un champ d'énergie cosmique. Toutes les étoiles seraient reliées en réseau électromagnétique, l'ensemble formant des galaxies, elles mêmes reliées entre elles par la force électromagnétique. Les galaxies seraient finalement des réseaux de « points » de plasma (les étoiles), effectivement en rotation par le jeu de la gravitation. Le soleil ne « brûlerait » donc pas de carburant. Il serait au contraire alimenté par le champ d'énergie qui l'entoure.*

*Cette théorie, qui n'est pas nouvelle, offre l'avantage non seulement de coïncider avec les observations du soleil, d'expliquer les taches noires, la queue des comètes etc..., mais elle coïncide aussi avec la découverte de l'énergie noire et de la matière noire.*

---

*Enfin elle permet d'envisager un modèle cosmologique électromagnétique, où, comme je le pense, l'espace intergalactique ne serait pas un néant vide où graviteraient des étoiles isolées, mais un champ d'énergie infini où tous les corps célestes interagiraient électriquement.*

O. FAUCHEREAU Paris 2009 – Chiang-Maï décembre

2010

---

